Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation
Herausgeber: Société jurassienne d'émulation
Band: 59 (1955)

Artikel: Les prix littéraires de l'Emulation
Autor: Gressot, Jean
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-684599

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Les prix littéraires de l'Emulation

PAR JEAN GRESSOT

Qu'on me permette, au début de ce rapport, un triple hommage.

Le premier à M. Alfred Ribeaud, mon prédécesseur à la présidence de la Commission des Prix littéraires de la Société jurassienne d'émulation et qui la dirigeait avec tout son esprit et tout son talent.

Le deuxième à mes collaborateurs de la Commission, MM. Beuchat, Degoumois, Erismann et Stähli, qui mettent tout leur savoir et toute leur conscience à des choix exigeant un examen approfondi, choix souvent difficiles.

Le troisième à la Société jurassienne d'émulation, enfin pourvue de quelques rentes et qui donne tout son appui à la culture des lettres dans le Jura.

Je lisais l'autre jour quelque fragment d'un livre de Prévost-Paradol.

« Si l'esprit littéraire, écrivait-il, même sous la forme la plus séduisante telle que la poésie ou la philosophie peut devenir funeste à la rigueur et à la sûreté des conceptions scientifiques, s'il faut le bannir de cette auguste république, il doit jouir en revanche de ses libres entrées et recevoir même un juste tribut de reconnaissance dans cette autre partie de l'empire des sciences où l'on s'occupe d'exposer et de répandre les vérités découvertes et de faire ainsi participer tout le genre humain au fruit de ces solides conquêtes.

« L'esprit littéraire apporte à la science un secours toujours utile et souvent glorieux Il reçoit la vérité des mains de la science, il la pare avec goût, il lui prête un langage, tiré de la langue commune et pourtant digne d'elle, accessible à tous, assez clair et assez simple pour ne rebuter aucune intelligence. »

J'ajoute que nous avons en outre tous, dans le Jura, un devoir essentiel à remplir, celui de servir de toutes nos forces la cause de la langue et de la culture françaises, idée dominante d'ailleurs des fondateurs de la Société jurassienne d'émulation et de leurs successeurs. Cette langue et cette culture ne sont-elles pas l'expression même de

l'âme jurassienne ? Et nos concours littéraires n'ont-ils pas été précisément institués dans ce but ?

Ces concours littéraires sont de trois ordres, je ne fais que le rappeler.

Le Prix des Jeunes, de Fr. 1.000.—, attribué aux auteurs jurassiens ou ayant habité le Jura, de moins de 30 ans, et comprenant les genres littéraires les plus divers.

Les concours d'ouvrages imprimés et d'œuvres inédites, et réservés aux œuvres diverses de Jurassiens, d'auteurs aussi habitant ou ayant habité pendant un an au moins le Jura ou le district de Bienne, d'œuvres enfin d'auteurs non Jurassiens ayant trait au Jura, chacun comprenant l'attribution d'un prix de Fr 1.000.— indivisible.

Ces prix se décernent alternativement chaque année.

A titre de Jury — qui deviendra peut-être aussi célèbre que celui du Prix Goncourt — une commission littéraire désignée par le Comité central de l'Emulation.

Cette année, c'était le tour des concours d'ouvrages imprimés et d'œuvres inédites.

Ces concours eurent une réussite éclatante tout d'abord par la quantité des livres et des manuscrits présentés : 11 pour la première catégorie, 12 pour la seconde, soit en tout 23. Vingt-trois auteurs jurassiens, sans compter ceux dont la réputation n'est plus à faire ou qui n'ont pas participé à cette joute pacifique, avouez que voilà une belle offrande déposée sur l'autel de la langue et de la culture françaises.

Plus grande réussite encore dans la qualité.

Aussi la tâche de votre commission littéraire fut-elle délicate et ardue. Et si elle avait eu plus de prix à sa disposition, elle les aurait décernés sans hésitation. Affirmation que d'autres aussi en dehors des lauréats désignés eussent pu et même eussent dû être distingués et récompensés.

Le Comité central de l'Emulation examinera ce problème, non pas dans la divisibilité du prix attribué à chaque concours, ce qui en diminuerait la valeur matérielle et le sens, mais dans le nombre de prix. Ne pourrait-on, à côté du prix principal, accorder des prix d'encouragement aux concurrents qui les mériteraient ?

En ce qui concerne les concours eux-mêmes, 11 ouvrages édités ont retenu l'attention de votre commission. Après une discussion approfondie que la lecture de chacun d'entre eux par chaque membre du Jury avait précédée, la majorité s'est arrêtée sur *L'Amour difficile,* roman de *Jean-Pierre Monnier,* édition Plon, 1953.

L'amour difficile ? Eh oui : apprendre à se connaître, finir par se comprendre. Lisez l'auteur :

Il y eut un long moment de silence, puis, quand la nuit fut tombée tout à fait, d'apaisement. La lampe, au fond du jardin, s'alluma. Une voiture, qu'on vit à peine

derrière la haie, passa. Un homme siffla. Je pensais à d'autres nuits, à d'autres jardins, à d'autres hommes. J'écoutais oncle Jean me parler de tout ce qui doit mourir pour que soit éternellement préservé l'essentiel. Je savais ce qu'il voulait dire. Je le comprenais très bien, et quelque chose en moi se révélait. Je crois, aujourd'hui, que c'était le sentiment d'avoir quitté Martine, ou du moins celle que j'ai tellement aimée parce qu'elle est belle.

Mais c'était aussi la certitude que je la retrouverais un jour dans sa transparence et tout en moi-même où déjà, semble-t-il, je suis parfois si près de la connaître enfin.

L'auteur est peut-être inconnu à la plupart d'entre vous.

Il naquit à Saint-Imier le 10 décembre 1921, passa toute son enfance à Tramelan, d'où il est originaire, fit ses études à l'Ecole cantonale de Porrentruy, puis à l'Université de Neuchâtel et enseigne dans cette ville à l'Ecole supérieure de commerce.

Son livre ? *L'Amour difficile,* roman. Un roman ? Un essai plutôt qui manque peut-être d'action, de mouvement. S'en étonnera-t-on quand on saura que son livre exprime une sorte d'apprentissage non pas tant de l'art romanesque que du cœur et de la vie ?

— Avec l'âge savez-vous que je suis devenue plus raisonnable ?

C'était une phrase que j'ai entendue prononcer quelquefois par ma mère, et justement lorsque mes tantes la taquinaient, lui rappelant tous les buissons de roses qu'elle avait saccagés. Mais cette phrase qu'elle disait comme s'il ne fallait pas la croire, voilà qu'elle me parut alors tout imprégnée d'odeurs et non plus faite avec des mots. C'était une phrase qui avait maintenant ses parfums, et aussi bien le parfum des roses ou des lilas chargés de pluie que celui plus délicat des fleurs de tilleul ou des herbes à vertu que maman séchait dans des cartons. Il y avait aussi des gousses de pois et des graines de capucines dans les cartons qu'elle glissait sur les armoires du corridor des caves. Je m'en souviens. Nous étions au plein de l'hiver. C'était un jour que le froid était vif. Le givre couvrait de ses dessins les carreaux de la fenêtre du corridor, et je ne sais plus ce que j'allais faire à la cave quand j'y surpris maman qui rangeait dans ses armoires, puis, qui, furtivement, se couvrit d'un châle. J'étais un petit garçon de douze ans, mais j'eus soudain l'impression d'avoir grandi beaucoup et d'être aussi important que mes sœurs. Car je lui reprochai, moi aussi, de n'être pas encore très raisonnable. J'avais pris un air timidement offensé, et maman n'avait su que répondre.

Cette petite phrase commençait donc à faire en moi son chemin. Immatérielle, impalpable comme un souffle, elle se développait d'elle-même. Bientôt, elle entraînerait d'autres souvenirs qui sommeillaient encore ; elle ranimerait d'autres parfums, puis certaines images. Elle provoquerait de nouvelles phrases, et, de tout cela, pour finir, se composerait le visage de ma mère, désormais immuable, et peut-être plus vrai que celui qu'elle m'avait montré sur son lit de mort.

En le lisant, on songe à Gide moins ses outrances et même à Proust. Car tout ce... roman exprime l'angoisse qui, en dépit des apparences, saisit le narrateur devant des journées simples et compliquées, heureuses et malheureuses, vouées à la contemplation. Liberté de penser aux choses en elles-mêmes, dans cette solitude, dans « cette chambre bien à soi » qu'affectionne l'auteur.

Depuis ce 1er novembre, voici maintenant cinq ans. Martine est devenue ma fiancée, puis ma femme. Elle s'en est allée tout à l'heure pour le cimetière où elle

déposera les quelques roses que nous avons choisies hier soir. Je ne l'accompagne pas. Je pense qu'il est bien qu'elle s'y rende sans moi, comme il y a cinq ans. Je pense une fois de plus à ce verset des Ecritures qui me fut longtemps difficile et qui veut dire à peu près qu'on doit laisser les morts ensevelir leurs morts. Je pense que nos vies, le plus souvent, se passent tout entières à contester les lois de la nature qui sont cruelles. Je pense aussi qu'on ne s'en accommodera jamais. Et pourtant, je ne crois pas l'éternité perdue pour nous. Au contraire, c'est à elle seule que nous allons, et déjà, par instants, nous en gagnons comme des lueurs...

Original, très bien écrit, aux phrases douées d'une indéniable résonance poétique, *L'Amour difficile,* quel que soit son sort, marquera une date importante dans l'histoire littéraire jurassienne.

...C'était un hiver qui n'en finissait pas, un mois de février ou un mois de mars qui semblait plus long que les autres. Jacquet, dans sa maison, regardait la neige tomber. Il regardait aussi loin qu'il pouvait voir. Il était à sa fenêtre comme au bord d'une réponse qu'on attend sans jamais la tenir.

Passant des ouvrages édités aux œuvres inédites, le jury vit se multiplier les difficultés. Douze manuscrits embrassant tous les genres — romans, contes, récits, pièces de théâtre, poèmes — sollicitaient son choix qui s'avéra fort délicat. Finalement, il se fixa, après une lutte courtoise, dont les péripéties mériteraient d'être divulguées, sur des poèmes en prose d'Alexandre Voisard : *Le Vert Paradis,* suivis de la *Préface au testament de l'Ermite.*

Né le 14 septembre 1930 à Porrentruy, Alexandre Voisard y fit ses premières études qu'il poursuivit à Zoug et à Brigue, pour les reprendre à l'Ecole cantonale de sa ville natale. Les abandonnant pour l'administration des Postes, il quitte la bureaucratie, las des « longues périodes d'épreuves », ainsi qu'il me l'a dit, passées en Suisse alémanique.

Puis ce fut Genève, le théâtre, le conservatoire, les cours de mime. Pour subsister, il fait « tous les métiers » qui se présentent. Il tente même de fonder une troupe de théâtre, mais c'est l'échec. Comme le pigeon voyageur, il revient au pigeonnier et travaille actuellement dans un bureau d'architecture de Porrentruy.

En 1954, il publie sa première plaquette de vers — fort remarquée — « Ecrit sur un mur » après avoir collaboré de 1951-52 à une revue genevoise de jeunes « Le Gibet ».

Plusieurs ouvrages en préparation : poèmes, chansons, pièce de théâtre. Il fait partie de la Troupe des Malvoisins dont il est un des collaborateurs les plus fervents.

Si pierre qui roule n'amasse pas mousse, le poète qui voyage recueille des impressions et accorde sa lyre.

Ainsi *Le Vert Paradis* accuse un très net progrès sur son œuvre précédente où la beauté de la forme — et j'emploie à dessein l'expression d'un de mes collègues — ne parvenait pas à cacher quelque vide du fond.

Enfin une brise légère s'est levée. Le soleil roule ses flammes devant lui comme des cerceaux et les arbres de l'horizon disparaissent absorbés par l'immense incendie du ciel. Les dernières mésanges raient cette ultime clarté. Bientôt les senteurs des foins s'arrêteront à ras de terre, tandis que le campagnol affamé renoncera à poursuivre sa proie au delà du sentier.

Est-ce l'heure propice ? Le moment de ce vertigineux voyage aux labyrinthes de l'enfance ? Est-ce le soir où l'on défera la statue de l'ange de son surplis de poussière et de suie ? Que de pierres à soulever où la truite dépose toutes ses chances de survie.

Maintenant on rapproche les chaises. Ce long cheveu de Marianne accroché à la ronce, je me le rappelle, comme je me rappelle les anémones que nous hésitions à cueillir, anémones plus précieuses que des hosties, que nous ne cueillîmes pas. Et au-dessus, et derrière, l'ombre inquiétante de l'épervier, armurier limant son bec dans les hautes frondaisons.

Ici, le poète s'engage. Il est ému et il émeut. Il évoque les rêves de l'enfance.

« Nous ferons, disaient les enfants réunis sous les arbres, que le printemps ne s'use pas, que l'hirondelle vienne encore manger l'avoine sur nos sentiers, que nos papillons ne soient pas emportés vers des cryptes ténébreuses où seules se hasardent d'anxieuses chauves-souris. Nous ferons que les visages auxquels nous avons cru repassent sous nos yeux. »

Le soir venu, ils se séparaient, chacun emportant une page vierge du livre nostalgique qu'ils écriraient plus tard. Ils devenaient subitement graves en pénétrant dans la tiède maison où la mère, qui préparait les bouquets de lilas, égrenait à haute voix ses frêles souvenirs, dont les plus banals étaient pour nous les plus émouvants.

C'est dans ce recueillement, dans ce crépuscule que les enfants faisaient l'addition de leurs illusions, tandis que leurs mains toujours plus fortes, se préparaient à d'autres conquêtes.

Il possède le sens de la phrase bien rythmée et sonore et jongle habilement avec les imparfaits. D'autres, évidemment, peuvent avoir plus d'idées, plus de souffle, plus d'impression, plus de sens grammatical, mais le texte d'Alexandre Voisard possède et laisse dès lors, après lecture, une belle résonance poétique.

...Ainsi passent mes journées à chercher dans le temps les insaisissables formules de la grâce. Je me rapproche chaque jour de la montagne bleue dont les replis recèlent d'évidents secrets. Ma quête peut bien affaiblir mon orgueil et mon corps : je vis de peu de fontaines.

Et, puisé dans la « Préface au testament de l'Ermite » :

Oublier que la terre ici donne sa chance aux morts, c'est immobiliser les précieux courriers de l'aube.

Un nouveau poète nous est-il né ? Nous en acceptons l'augure en favorisant son envol.

En ai-je assez dit, Mesdames et Messieurs, pour vous faire comprendre et partager les décisions du jury ?

Ces décisions, je le répète, ont été laborieuses. Nous souhaitons qu'elles soient fécondes, non seulement pour les élus qui en respireront les fleurs, mais pour le petit pays qui profitera de leurs fruits !

Et je prie Monsieur le Président central de vouloir bien remettre à *Jean-Pierre Monnier,* lauréat du concours des ouvrages édités avec *L'Amour difficile* et à *Alexandre Voisard,* lauréat du concours des œuvres inédites avec *Le Vert Paradis,* la récompense de leurs mérites et l'espoir d'une affirmation toujours plus nécessaire de notre langue et de notre culture en pays jurassien.